

La Gaspésie de 1868 à 1968

Jean-Marie Fallu

Volume 55, numéro 1 (191), avril-juillet 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87956ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Musée de la Gaspésie

ISSN

1207-5280 (imprimé)

2561-410X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fallu, J.-M. (2018). La Gaspésie de 1868 à 1968. *Magazine Gaspésie*, 55(1), 45–47.

La Gaspésie de 1868 à 1968

Dans le cadre de cette chronique, vous êtes invité à nous signaler l'anniversaire (ex. 100^e, 150^e, 200^e) d'un événement marquant, d'un fait cocasse survenu dans votre communauté ou encore d'un personnage significatif. Plusieurs anniversaires liés à des personnages et à des événements marquent l'année 2018.

◆ Jean-Marie Fallu

Rédacteur en chef

150^e anniversaire - 1868

Nouveau seigneur à Grand-Étang

Au milieu du 19^e siècle, un marchand de Saint-Thomas-de-Montmagny, Michel Lespérance, devient le nouveau seigneur de Grand-Étang. Chaque printemps, il descend avec ses engagés y exploiter la pêche à la morue. En 1856, il achemine 3 000 quintaux de morue sèche sur les marchés d'Espagne et d'Italie. L'entreprise de Lespérance à Grand-Étang passe de 40 hommes en 1857 à 80 hommes à son apogée en 1868.

La coutume du mât de tempérance à Grande-Grave

En 1868, l'abbé Blais nous instruit de la coutume du mât de tempérance à Grande-Grave : « Les catholiques de la Grande-Grave [...] allèrent dans le bois couper un pin vétérane de la forêt, pour servir de mât de tempérance. Le mât surmonté d'une croix, planté en face de la chapelle située sur une colline qui domine toute la baie de Gaspé [...]. Là, à genoux au pied de la croix, tous promirent solennellement de garder partout, en public comme en particulier la sainte tempérance. [...] Par une convention faite entre le missionnaire et ses paroissiens, chaque fois que le missionnaire les visitera, le pavillon flottera au haut du mât, si la tempérance a été bien observée par tous, mais s'il y a eu quelque défection,



La coutume du mât de tempérance est remarquée à Grande-Grave en 1868.

Image : gravure de Grande-Grève par Thomas Pye, 1866. Musée de la Gaspésie. 99.28.395

le pavillon sera honteusement baissé à mi-mât, pour proclamer la lâcheté, l'humiliation des coupables. Alors, ce sera au missionnaire à les punir comme il le jugera à propos, soit en les privant de quelques instructions, ce qui est un rude châtement pour ce bon peuple avide de la parole de Dieu. »

Le capitaine André Loubert de Maria fait escale à Anvers

À la suite d'une longue traversée qui le conduit de Buenos Aires à Anvers, le capitaine André Loubert profite d'une escale de trois semaines pour visiter dans cette ville belge le Musée, le Jardin zoologique et la magnifique Cathédrale à l'intérieur de laquelle Loubert pousse l'audace d'y inscrire un graffiti immortalisant son passage : « Le 17 novembre j'ai monté dans le Cloché de la Cathédrale Notre-Dame. Le cloché

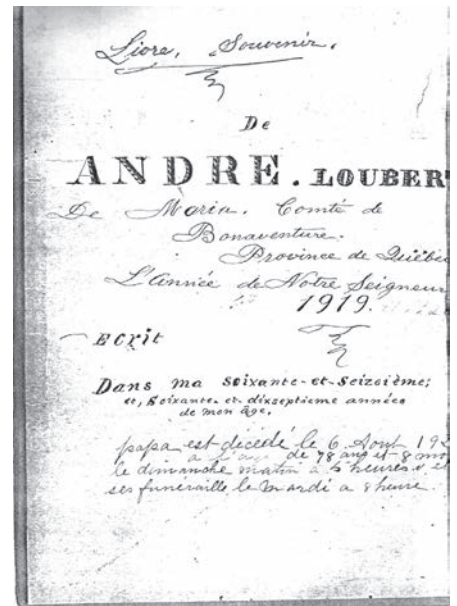
a une hauteur de 400 pieds et 85 cloches dans le cloché. J'ai, au deuxième étage, écrit mon nom, et mon pays, et ma place Natal, et mon âge. »

La fabrication de cercueils, une tradition à Saint-Omer

Saint-Omer a une tradition dans la fabrication de cercueils. Elle vient de Francis Arsenault (1868-1955), fabricant de cercueils en bois de pin ou d'épinette. Il a soin de recouvrir le cercueil pour bébé de coton blanc et celui pour adulte de flanelle noire. Arsenault n'hésite pas à mettre à contribution ses jeunes filles dans un travail parfois délicat. L'une d'elles, Marie-

Page couverture du « Livre-Souvenir d'André Loubert de Maria », 1919. Sources : archives Jean-Marie Fallu.

Yvonne Arsenault-Doucette, se rappelle qu'un jour elle dut se coucher dans un cercueil en fabrication destiné à un jeune de son âge, s'assurant ainsi que la grandeur soit la bonne ! Edgar Lagacé, aidé d'Estelle Nadeau, succédera à monsieur Arsenault comme fabricant de cercueils.



100^e anniversaire - 1918



Lors de sa première venue en Gaspésie en 1918, le folkloriste Marius Barbeau est impressionné par la mémoire phénoménale de François Saint-Laurent de Tourelle dont la mémoire est meublée de 310 chansons.

Photo : Marius Barbeau, 1918. Musée canadien de l'histoire, cote 43852.

À Tourelle, un phénomène : François Saint-Laurent

Le folkloriste Marius Barbeau se rend pour la première fois à Tourelle, en 1918, où il découvre un des milieux les plus riches au Québec en traditions orales. Il est impressionné par la mémoire phénoménale de plusieurs Gaspésiens et Gaspésiennes comme François Saint-Laurent, qui meuble sa mémoire d'un répertoire de 310 chansons. Pour Barbeau, le contexte gaspésien a façonné l'imagination débordante de ses occupants : « Après un séjour prolongé en Gaspésie, il y a quinze ans, l'impression la plus vivace que j'en conservais était d'avoir passé insensiblement du réel au féérique en écoutant les légendes et les gaspésiades dont les pêcheurs parsemaient leurs récits. Le pays lui-même, par son éloignement et sa solitude d'alors, se prêtait à la survivance du passé; ses montagnes boisées et ses vallons mystérieux aboutissant à la mer tenaient l'imagination en éveil et suscitaient des bruits fantastiques qui couraient la côte et s'implantaient dans la croyance. »

Des quadruplés à Saint-Maurice-de-l'Échouerie

À l'époque de la revanche des berceaux, les femmes accouchaient souvent mais perdaient aussi beaucoup d'enfants. En 1918, madame Émile Clavet, née Rose-Anna Élément, de Saint-Maurice-de-l'Échouerie met au monde des quadruplés. Pour son fils Pierre Clavet, dit Pétrus, donner la vie était un acte de précarité : « Rendus au large, nous avons commencé à pêcher lorsque, tout à coup, on aperçut un signal qui nous était fait de la grève. On avait utilisé, pour nous avertir, un manteau au bout d'un long bâton. C'était le signe que, ce matin de novembre, ma mère ne se sentait pas bien, que l'accouchement était imminent. Alors, on leva le grappin, et en hâte, on se rendit à terre et à la maison. [...] Elle mit au monde deux filles et deux garçons. Mais malheureusement, faute de moyens et de soins appropriés, seulement deux des nouveau-nés échappèrent momentanément à la mort. En effet, un mois plus tard, la grippe espagnole devait emporter rapidement les deux autres. »

À Saint-Alphonse, les litanies à la Vierge viennent en aide aux sages-femmes

Vers 1918, et même avant, on note le rôle indispensable joué par des sages-femmes qui, en l'absence d'un médecin, s'occupent des accouchements. Ce sont Félicité Audet, Belzémire Leblanc et Émilienne Miousse. Plus tard, d'autres assurent la relève : Marie-Louise Bernard, Alberte Gariépy et Madeleine St-Onge. Cette dernière indique par quel moyen les femmes qui accouchent, et elles le font souvent au péril de leur vie, réussissent à garder un bon moral : « C'est en récitant les litanies à la Vierge, auxquelles les femmes répondaient, qu'une naissance parfois difficile s'accomplissait. »

Grand-mère Audet de Maria captive l'écrivaine Michelle Le Normand

Écrivaine et chroniqueuse au *Devoir*, Michelle Le Normand, à son retour de vacances de Maria, à l'été 1918, publie dans *Le Devoir* « Grand-mère Audet », le portrait de Marie-Anne Arsenault, épouse d'Abraham Audet qu'elle côtoie chez Alex Audet où elle pensionnait. Le Normand retrouve chez cette dame de 78 ans l'âme des anciennes Acadiennes : « Les soirs d'été, au bruit des vagues qui roulaient sur la plage devant nous, grand-mère Audet racontait volontiers, bribe par bribe, son histoire. C'était un plaisir et une leçon de l'entendre. C'est une vieille et pure Acadienne. Son langage, émaillé de vieux mots, est modulé d'accents d'une souplesse

incomparable. [...] Elle a des filles mariées au loin et dont elle ne verra jamais ici-bas les enfants. [...] Mais, grand-mère Audet a l'âme forte, autant que le paysage dans lequel elle a vécu est grand. [...] Sont-ce les beaux paysages de votre pays qui vous ont fait l'âme si valeureuse ? [...] quand je reverrai votre calme village, si vos yeux se sont fermés, que Dieu, au moins, vous ait fait cette faveur de laisser en héritage à vos petites filles votre ressemblance morale : l'amour du sol, la fidélité à la terre des ancêtres, la suave religion des aïeules d'autrefois, demeurée si pure, si parfaite en vous ! Quel trésor plus enviable, pour une race, que de nombreuses « grand-mère Audet » ? »

50^e anniversaire - 1968

Miracle à L'Anse-aux-Gascons

Le 7 octobre 1968, une jeune fille de L'Anse-aux-Gascons, Denise Desbois, est témoin de l'apparition de ce qu'elle prétend avoir vu, la Sainte-Vierge. Le 15 octobre, l'événement prend de l'ampleur : deux jeunes enfants du même village affirment avoir été illuminés, à leur tour, par la Vierge apparue au sommet d'un cèdre. Un mélange de foi et de curiosité, le tout alimenté par la presse, attire dans la même journée plus de 10 000 personnes qui se pressent vers le champ Chapados, où les enfants auraient été transformés par l'inexplicable présence lumineuse de la Vierge !

Tournage à Shigawake du film *Isabelle* mettant en vedette Geneviève Bujold

Descendant d'un pionnier de Shigawake, Paul Almond, cinéaste et producteur, réalise plus d'une centaine de télé-dramatiques et de nombreux films à Montréal, Toronto, Londres et Los Angeles. En 1965, il fait une



Paul Almond et Geneviève Bujold lors du tournage à Shigawake du film *Isabelle* en 1968. Sources : archives La Presse (Google Images).

rencontre déterminante, celle de Geneviève Bujold qu'il dirige et qui deviendra son épouse. Bujold tiendra le rôle principal dans quatre de ses films. En 1968, il tourne à Shigawake le film

Isabelle. Geneviève Bujold y joue le rôle principal d'une jeune femme qui part de Montréal pour se rendre dans sa famille en Gaspésie où l'attend un climat de violence et d'inceste dont elle pourra se libérer grâce à sa rencontre avec Jason, un jeune pêcheur. ♦